

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 17 NOVEMBRE, 1870.

LA SEMAINE PARLEMENTAIRE.

La semaine parlementaire a été complètement nulle, ou à peu près. Les honorables députés continuent à se reposer de ne rien faire.

J. A. MOUSSEAU.

Nous publierons bientôt le portrait et la biographie de M. de Salaberry, le héros de Châteauguay. Nous prions ceux qui pourraient nous aider dans notre tâche au moyen de documents, de renseignements ou d'anecdotes, de vouloir bien le faire.

ERRATUM.—Dans notre article de la semaine dernière, intitulé, "L'Element Français," au lieu de, il faut que nous ne soyons inférieurs à personne sous le rapport de l'industrie et du succès dans les choses nationales, il faut lire dans les "choses matérielles."

"LE PAYS."

Malgré qu'il soit assez étonnant qu'une feuille qui poussait l'économie jusqu'à refuser d'échanger son édition quotidienne avec notre journal, parce qu'elle coûtait plus cher, n'ait pu se maintenir, cependant le *Pays* a dû, pour continuer de vivre, se transformer et passer en d'autres mains. Grâce à cette transformation, nous aurons maintenant l'honneur de lire le *Pays*.

Le *Pays* est maintenant un beau journal qui semble avoir bonne envie de vivre. Ses nouveaux propriétaires, M. M. Louis et Ovide Perrault, sont des jeunes gens capables, instruits, pleins d'énergie et d'activité qui méritent de réussir. Mais qu'ils prennent garde à leur programme! S'il y a place parmi nous pour un journal libéral en politique, il n'y en a pas pour un journal antipathique ou indifférent aux croyances et aux traditions de la population. Mais attendons avant de porter notre jugement.

LE PARADIS DES PARTISANS DU DIVORCE.

Il paraît que l'état du Connecticut dans les Etats-Unis a le droit de porter ce nom et d'enlever la palme à Chicago dans le seul comté de Hartford, 50 applications ont été faites durant le dernier terme de la Cour Supérieure, et vingt-cinq sur ce nombre ont réussi. Il n'y a pas eu même de contestation. On obtient divorce aux Etats-Unis aussi facilement qu'on prend jugement ici en vacance dans une cause *ex parte* sur un compte d'épicerie. L'année dernière, 491 divorces ont été accordés dans cet Etat. Dans 327 cas, c'était la femme qui faisait application et dans 164 c'était le mari. Les causes du divorce étaient généralement l'adultère et l'ivrognerie.

L'un des cas les plus émouvants est celui d'une jeune femme qui se mariait, le 13 mai, et se séparait, le premier octobre. Elle n'avait que vingt ans. Quelques jours après le mariage, son mari commença à la maltraiter de la manière la plus barbare, après lui avoir avoué qu'il avait mis le feu à son magasin. Il était tellement jaloux qu'il ne pouvait pas voir la jeune femme approcher de son frère, de ses oncles et même de son grand-père. Il avait toujours avec lui un pistolet dont il la menaçait à chaque instant. Il faut avouer que s'il y avait des cas où l'on pût déroger à un des principes les plus inviolables, celui-ci en serait un.

REVUE ÉTRANGÈRE.

La semaine dernière a été bonne pour la France. Il s'est livré autour d'Orléans plusieurs batailles dont le résultat a été la reprise de cette ville par les Français. Les armées dont on parlait depuis si longtemps commencent à agir dans le Sud et l'Ouest de la France.

La première de ces batailles a eu lieu le 7 entre M. et Beaugency près de Marchenoire.

Les français furent attaqués à 11 heures du matin par une colonne prussienne comprenant deux bataillons d'infanterie et 1500 hommes de cavalerie avec dix canons. Les français occupaient la ligne de Poisy à St. Laurent des Bois. Vers midi, un bataillon des chasseurs à pied déboucha entre Valbine et Villeclair. La cavalerie française essaya alors vigoureusement de tourner le flanc de l'ennemi qui réussit cependant à opérer sa retraite à trois heures et demie dans la direction de Château-Neuf. Les prussiens laissèrent leurs morts et leurs blessés sur le champ de bataille, parmi lesquels il se trouvait vingt officiers. On a fait également plusieurs prisonniers.

Le jour suivant fut glorieux pour les Français. Von der Tann, qui occupait Orléans avec 25,000 hommes, craignait d'être enveloppé, quand le 16e corps d'armée de la Loire, sur la rive nord, et le 17e sur la rive sud, furent attaqués de front par des détachements prussiens venant de Chartres et de Châteaudun. Mais comme Von der Tann se préparait à retrahir vers le nord, en se frayant un passage à travers les Français, le 16e corps, commandé par le général Lussac, l'attaqua vigoureusement, et après un rude engagement, força le général prussien d'évacuer Orléans, qui est maintenant occupé de nouveau par les Français.

Venant de Londres une dépêche du douze annonçait ainsi ces victoires :

L'engagement commença à l'est et à l'ouest d'Orléans le 9 courant, et se continua jusque dans la soirée de jeudi. Durant ce dernier jour, les Français délogèrent les Prussiens d'Orléans, et leur infligèrent de nombreuses pertes. Les Français occupent maintenant la cité.

Le général Von der Tann, avec le reste de son armée, retraite

maintenant sur le chemin qui mène d'Orléans à Pithiviers, après avoir vainement essayé de passer par Château-Neuf et Montargis, où il espérait pouvoir rejoindre l'armée du Prince Frédéric-Charles.

Le général d'Aurelles a une force de 50,000 hommes sur la rive droite de la Loire, et 70,000 hommes sur la rive sud.

La destruction des chemins et ponts entre Commercy et Orléans a empêché l'armée du prince Frédéric-Charles d'avancer. Ce dernier a environ 75,000 hommes, dont une grande partie se trouve probablement au nord de la Marne.

Après en avoir fini avec le reste de l'armée de Von der Tann, le général d'Aurelles s'avancera directement sur Paris et attaquera les lignes prussiennes entre Versailles et St. Germain, tandis que Trochu fera une sortie avec 150,000 hommes pour se frayer un passage et lever le siège.

Les journaux rapportent que les Prussiens ont perdu plus de 10,000 tués et blessés, et 8,000 prisonniers dans des batailles engagées autour d'Orléans.

Le 11 novembre au matin, le nombre des troupes de Von der Tann était de 20,000 hommes. Il était à Toury, à 25 milles au nord d'Orléans où il fut rejoint par le général Wittich et le Prince Albrecht, lequel venait de Chartres à son recours avec 12,000 hommes. Dans la soirée du 11 novembre, le duc de Mecklenbourg, avec 23,000, vint aussi se joindre à Von der Tann, qui se trouva ainsi à la tête de 55,000 hommes, concentrés à Toury.

Dans tous les engagements qui ont eu lieu jusqu'au 10, le général d'Aurelles avait à sa disposition 75,000 hommes, dont il n'a employé qu'un petit nombre; mais il organise une armée de 100,000 hommes, dont 50,000 seront tenus en réserve, pour attaquer les Allemands à Toury, aujourd'hui ou dimanche. L'armée est enthousiasmée par ses succès et désire une grande bataille.

Le gouvernement de Tours pense que le Prince Frédéric Charles, qui s'avance de Commercy, ne pourra pas opérer sa jonction avec Von der Tann avant le 15.

Les dernières nouvelles apprennent que le général Paladine exécute des mouvements qui ont pour but d'envelopper les Prussiens; on s'attendait à une grande bataille d'un moment à l'autre. Les succès de l'armée de la Loire à Orléans ont soulevé l'enthousiasme de la France. Les soldats arrivent de toutes les directions de la France pour grossir cette armée qui se dirige sur Paris pour prendre les Prussiens en queue, pendant que Trochu tombera sur eux en face avec 150,000 hommes. Pourvu qu'on n'apprenne pas qu'un nouveau désastre a terrassé la France! Il est temps, parait-il, qu'on vienne au secours de Paris. Les vivres commencent à manquer.

RUMEURS ÉMOUVANTES.

Nous disions il y a longtemps que la guerre actuelle se terminerai par une guerre universelle; les événements paraissent devoir confirmer ces prévisions. La Russie qui arme depuis longtemps vient de déclarer qu'elle veut la révision du traité de 1856, et la Turquie annonce qu'elle est prête à se battre. C'est l'Angleterre qui va se trouver dans une étrange et fatale position! Malgré tous ses efforts pour ne point se battre et son abandon de la France, elle va être forcée de tirer l'épée. On va voir ce qu'elle peut faire sans la France avec ses 80,000 hommes de troupes?

LA QUESTION ALABAMA.

Il n'y a pas jusqu'à cette éternelle question qui menace de se réveiller plus brûlante que jamais. On veut une décision en Angleterre comme aux Etats-Unis. Serions nous destinées à avoir notre part de trouble et d'angoisses?

ROME.

Trois prêtres du nom de Cameoco Ceccarelli, D. Giovanni Christophani et D. Tito-Gioni ont été poignardés, à Rome le 9 octobre, par un tailleur de Tagorolé, ayant nom Pietro Sardi. Les deux premiers sont morts et on ne pense pas pouvoir guérir le troisième.

Un pauvre Evêque, missionnaire de l'Orient qui s'était habillé en laïque et qui avait une longue barbe noire, fut aussi assailli par une bande de romains sur la Piazza de San Bartolomeo del Isola, et ce n'est qu'avec beaucoup de difficulté, que les Bersaglieri parvinrent à l'arracher de leurs mains. On l'avait pris pour un zouave déguisé.

Les autorités italiennes se sont emparé de 350 000 francs qui avaient été donnés au Pape par un français, père d'un zouave et qui avait été déposés dans une Banque Romaine.

Tout le tabac des clubs français et belge appartenant aux comités de Paris et de Bruxelles et non à l'armée papale, fut saisi par la municipalité, qui en fit la distribution parmi les soldats italiens.

Le propre cousin du Pape, le Cardinal Clarelli, a reçu ordre de laisser le Quirinal et tous les domestiques de Pie IX ont reçu leur congé. On le prépare pour y recevoir Victor Emmanuel et ses ministres, et le Général LaMarmora qui a enfin consenti à nommer de nouveau Cadorna, Lt.-Général avec pleins pouvoirs civils et militaires, établit sa demeure dans le Consulta. Une commission d'ingénieurs examine tous les établissements religieux qui devront être détruits pour faire place aux nouvelles bâtisses du gouvernement et on dit que l'établissement des Capucins, la Sacramentale et le Noviciat des Jésuites seront démolis les premiers.

LES ZOUAVES.

Nous ferons sans doute plaisir à nos lecteurs en leur donnant un extrait d'une correspondance pleine d'intérêt dans laquelle le vicomte de Kersabiec raconte la prise de Rome et la bravoure des zouaves. Après avoir raconté la marche de l'armée italienne depuis le 10 septembre et les sommations nombreuses faites au souverain pontife de capituler sans résistance, il décrit le bombardement de Rome, qui commença le 20 septembre.

"Lorsqu'enfin tous ces parlementaires eurent défilé, le bombardement commença. Ce fut le 20 septembre, à cinq heures moins un quart du matin. L'armée piémontaise comptait 60,000 hommes et 160 canons; le Pape n'avait pour se défendre que 10 à 11,000 combattants, tout au plus, et 18 canons. L'attaque principale eut lieu à la Porta-Pia, au Tre-Archi du chemin de fer, à la porte Saint-Jean et au camp prétorien, vulgairement appelé le Macao. L'armée pontificale fut admirable d'entrain, de solidité, de dévouement; admirable l'artillerie commandée et servie par de jeunes Romains: les Macchi, Rospigliosi, Frédi, Theodoli, les deux frères du roi de Naples, comtes de Caserte et de Bari, et avec eux, un français, M. de Falaiseau; admirables aussi furent les

troupes indigènes. Le peuple romain était très calme: pas un cri, pas un désordre, et cependant, les boulets, les grenades, les obus, les bombes, pleuvaient littéralement sur la ville. Bixio, campé à la villa Pamphili, y ajouta des raquettes et des bombes incendiaires; trois tombèrent sur le Vatican; le feu prit plusieurs fois dans le Transtévère.

"Le point où se porta tout l'effort des Piémontais n'était pas là néanmoins: ce fut du côté de la Porta-Pia.

"Le colonel Allet, au milieu du gros de ses zouaves à la villa Médici, attendait à cheval l'heure d'agir. Au moment où l'attaque commença, il fit partir la 6e compagnie du 2e bataillon, capitaine de Gastebois, lieutenant Deruly, sous-lieutenant S. A. R. don Alphonse de Borbon y Este, sergent-major H. de Kersabiec, sergents Blevenc, Serio, Charrier, Levezon de Vezins, Bossoreille et Goyon, pour aller renforcer la défense du mur d'enceinte de la ville dans la villa Ludovisi, où l'on pouvait supposer qu'on tenterait de faire une brèche, vu son extrême faiblesse. On y retrouva la 4e compagnie du 2e bataillon, capitaine Berger. Voyant après quelques instants que l'effort principal du canon se portait contre l'emur d'enceinte, entre la Porta-Salara et la Porta-Pia, le colonel Allet emmena ces deux compagnies à la Porta-Salara pour attendre le moment où la brèche étant faite elles pourraient s'opposer à l'ennemi. A la porte Salara se trouvait déjà la 6e compagnie du 1er bataillon, capitaine Joubert. La brèche s'ouvrait, les obus pleuvaient dans la villa Bonaparte, sur les deux portes Salara et Pia, et sur une longueur de mur d'a peu près 300 mètres. La canonnade continua ainsi jusqu'à 10 heures; l'artillerie pontificale répondait victorieusement: malgré son peu d'effectif, elle fit au moins six fois, en différents endroits, taire les batteries ennemies. Au milieu de cette grêle d'obus, pas un homme de ces trois compagnies de zouaves ne fut atteint; seul, M. de Lestourbeillon fut tué d'une balle au front, au moment où pour mieux juger de son coup de fusil, disait-il, il était monté sur le rempart, se découvrant intrépidement tout entier; le sergent Hue le suivit et redescendit avec le corps de son camarade dans les bras, ne voulant pas que cette chère dépouille demeurât plus longtemps exposée aux projectiles de l'ennemi. (3) A dix heures et demie, la brèche était faite, les boulets traversant cette brèche coupant les arbres et abattaient le Casino de la villa Bonaparte.

"M. le commandant de Troussures ignorant ce qui se passait ailleurs, envoya l'adjudant sous-officier Nini aux renseignements vers la Porta-Pia. Sur la réponse qui lui fut faite que les compagnies qui s'y trouvaient, une des carabiniers suisses et la 5e du 2e bataillon des zouaves, capitaine de la Hoyde, l'avaient évacuée, ce qu'elles avaient fait par ordre, mais ce qui ne lui fut pas dit, M. de Troussures expédia immédiatement M. de Gastebois avec sa compagnie, la 6e du 2e pour les remplacer. Il le pouvait faire, ayant reçu lui-même un renfort à la porte Salara: la 1ère compagnie, du 3e bataillon des zouaves. M. de Gastebois et ses hommes traversèrent sous une grêle de boulets et de mitraille la villa Bonaparte et la rue de la Porta-Pia, et vinrent se placer en arrière de cette porte de manière à laisser libre passage aux boulets ennemis qui, passant sous la baie ouverte, enfilait la rue dans toute sa longueur. Deux batteries pontificales placées près d'eux, en arrière, dans les retraites de la Porta-Pia, répondaient aux Piémontais et, croisant leurs feux, leur faisaient éprouver des pertes considérables: ils avouent là 2,000 hommes mis hors de combats, tués et blessés: A onze heures, un dragon arrive de la place, portant un drapeau blanc et disant qu'il avait ordre de cesser le feu et qu'on était en train de capituler. M. de Troussures savait que le Saint-Père n'avait voulu faire résistance que pour bien faire rendre publics les actes de violence opérés contre lui.

"M. de Troussures, néanmoins, fit observer au dragon parlementaire: qu'il ne pouvait s'en rapporter à son dire, et qu'il fallait qu'un officier d'état-major lui transmit l'ordre de cesser le feu. A ce moment parut M. de France, officier d'état-major, suivi de quelques voitures du corps diplomatique qui venaient du Vatican; il lui confirma la nouvelle. Le caporal Monginoux mit alors un mouchoir blanc au bout de sa baïonnette et s'avança sous la porte pour indiquer que des négociations étaient en train; des deux côtés le feu cessa. Mais à peine le drapeau parlementaire était-il élevé sur la brèche, que la ligne piémontaise en profita pour escalader les deux barricades, et ne voulut pas reprendre les deux positions qu'elle occupait auparavant, malgré les instances de M. le commandant de Troussures, qui, sous les baïonnettes et les insultes des officiers et des soldats piémontais, protesta, mais ne put rien obtenir. Les zouaves formèrent alors les faisceaux, car un quart-d'heure après arrivèrent les bersagliers, et sans l'enceinte de baïonnettes qui protégeait les pontificaux, ces derniers eussent été sûrement massacrés: ils en furent quittes pour les injures les plus grossières dont tous les officiers de bersagliers se rendirent coupables; un seul fit exception, et frappa d'un violent coup de sabre un de ses indignes soldats. La 3e compagnie du 1er bataillon, capitaine de Couessin, n'eut pas cette chance; elle forma ses faisceaux devant une compagnie de bersagliers, dont l'officier, tirant son revolver, tua immédiatement les deux hommes les plus rapprochés de lui. M. de Couessin voyant à qui il avait affaire s'abandonna à ces misérables, ils lui volèrent son épée, malgré la capitulation, lui arrachèrent son ceinturon, son revolver et ses décorations.

"Cependant, les Piémontais du corps de Bottero se répandirent dans la ville, y introduisant les soi-disant émigrés romains, repris de justice, gens de désordre, rebut de toutes les villes d'Italie, que quatre ou six trains, venant de Naples et de Florence avec drapeau tricolore en tête et en queue, versèrent instantanément, pour les besoins de l'ovation à laquelle l'Europe doit paraître croire.

Le colonel Allet et les zouaves eussent désiré de commencer la guerre des rues, mais on sait que le Saint-Père en avait autrement décidé. Le Colonel ne pouvait se consoler de n'avoir pas été parmi les victimes, rares d'ailleurs, puisque l'armée romaine n'a perdu que dix hommes et une quarantaine de blessés; à la porte Salara, ses soldats avaient fort bien remarqué l'insistance qu'il mettait à se tenir dans la villa Bonaparte, en face des boulets ennemis et les défiant; au fort Saint-Ange, on entendit dire au père Doussot, dominicain, aumônier des zouaves: "Mon père, Dieu ne prend que bien peu d'élus aujourd'hui."

Le vicomte de Kersabiec raconte alors les désordres et les violences qui suivirent la capitulation de Rome dans la nuit du 20 et la journée du 21.

"Aux termes de la capitulation la sortie de la garnison devait avoir lieu le 21 au matin, à sept heures, elle ne com-